

T H É Â T R E
LE P U B L I C
UN MALIN PLAISIR



ART

DE YASMINA REZA

PROGRAMME

Reprise - Grande Salle

ART

DE YASMINA REZA

15.11 > 26.11.23

Avec **Bernard Cogniaux** (Yvan), **Pierre Dherte** (Serge)
et **Alain Leempoel** (Marc)

Mise en scène **Alain Leempoel**
En hommage à Adrian Brine

Assistante à la mise en scène **Isabelle Paternotte**
Scénographie **Vincent Lemaire**
Costumes **Chandra Vellut**
Lumière **Laurent Kaye**
Musique originale **Laurent Beumier**
Régie **Geoffrey Leeman**

Remerciements **Olivier Waterkeyn** et **Louis Lemaire**

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC ET DE PANACHE DIFFUSION.
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BELGA
FILMS FUND, DU PROJET INITIATION SCOLAIRE DE LA COMMISSION
COMMUNAUTAIRE FRANÇAISE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE.

Photos © Gaël Maleux

Représentations du mardi au samedi à 20h30, sauf les mercredis à 19h00.
Dimanches 19 et 26.11 à 17h00.



Vous vous souvenez de l'urinoir retourné,
signé Marcel Duchamp ?

Oeuvre on ne peut plus polémique.
Provocatrice, stimulante, scandaleuse,
elle n'a laissé personne indifférent. Objet
de consommation de masse, cet urinoir
hante l'art contemporain jusqu'à nos
jours. Entre adoration et détestation.

L'urinoir, est-ce une oeuvre d'art ?
Ou bien le concept lui-même fait-il
l'oeuvre d'art ? Et qui décide ?

Dans *Art*, Reza pose toutes les
questions. Cette fois, à partir d'une toile
blanche, elle provoque le débat entre
trois protagonistes qui vont se déchirer
sur les réponses.

Parce que, mine de rien, il y en a que ça
agace, ces questions-là.

Qu'est-ce qu'une oeuvre d'art ? À quoi
sert l'art ? Fumisterie or not fumisterie ?
Et Picasso... Et le fils de la voisine...

Et comme c'est bien connu, on ne
change pas une troupe qui a fait des
étincelles, ce sera un régal de retrouver
Bernard, Pierre et Alain dans la partition
de Reza qui n'a pas pris une ride. Il faut
dire que ces messieurs n'ont que très
peu vieilli et plutôt encore bonifié au fil
des ans. Et que leur enthousiasme n'a
pas pris une ride non plus.

On vous promet bien du plaisir au
spectacle de ces « sexas » qui se
déchirent devant un tableau blanc. Et
par la même occasion, on vous promet
des sujets de conversation pour 10.000
ans de vernissages et de diners en ville.



L'AUTRICE

Yasmina Reza



Photo © D.R.

Les œuvres théâtrales de Yasmina Reza sont adaptées dans plus de 35 langues et jouées à travers le monde dans des centaines de productions aussi diverses que, la Royal Shakespeare Company, le Théâtre de l'Almeida, le Berliner ou la Schaubühne à Berlin, le Burgtheater de Vienne, ainsi que dans les théâtres les plus renommés de Moscou à Broadway. Elle a obtenu les deux prix anglo-saxons les plus prestigieux : le Laurence Olivier Award (U.K.) et le Tony Award (U.S.A.) pour *Art* et *Le Dieu du Carnage*.

Le Dieu du carnage créé en 2007 par Jurgen Gösch à la Schauspielhaus de Zürich puis au Berliner Ensemble, a été créée en France au Théâtre Antoine dans une mise en scène de l'auteur, avec notamment Isabelle Huppert. La pièce est actuellement jouée dans le monde entier et a été réalisée au cinéma par Roman Polanski, film pour lequel elle a obtenu le César du meilleur scénario pour son adaptation de la pièce.

Comment vous racontez la partie a été éditée chez Flammarion en mars 2011 et a été créée au Deutsche Teater en octobre 2012. Elle a été créée en France en mars 2014 par Yasmina Reza. Le spectacle a été joué au Rond Point et lors d'une grande tournée en France.

Pour le théâtre elle a publié *Conversations après un enterrement*, *La Traversée de l'hiver*, *L'Homme du Hasard*, *Art*, *Trois versions de la vie*, *Une pièce espagnole*, *Le Dieu du carnage* et écrit les romans *Hammerklavier*, *Une Désolation*, *Adam Haberberg*, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer*, *Nulle part*, *L'Aube*, *Le soir ou la nuit*. *Heureux les heureux* publié en janvier 2013 a obtenu le Prix du journal le Monde. Son dernier roman *Babylone* est sorti en septembre 2016 et a reçu le 3 novembre 2016 le Prix Renaudot. Tous ses romans sont traduits dans de nombreux pays.

Bella Figura éditée chez Flammarion, a été créée à la Schaubühne de Berlin par Thomas Ostermeier en mai 2015. Yasmina Reza en a signé la mise en scène en France (création Théâtre Liberté à Toulon – janvier 2017, en tournée puis au Théâtre du Rond Point à Paris en novembre 2017).

Sa dernière pièce, *Anne-Marie La Beauté*, a été interprétée par André Marcon sous la direction de Yasmina Reza à la Colline à Paris en mars 2020.

Elle a également réalisé en 2010 son premier film *Chicas*.



NOTE D'INTENTION
DU METTEUR EN SCÈNE, ALAIN LEEMPOEL

Hommage à Adrian Brine

« Art », une pièce de Yasmina Reza, écrite en 1994, qui a été jouée et primée dans le monde entier ! Traduit en 35 langues, ce petit bijou d'écriture théâtrale remporte un succès incontestable partout où il est représenté.

Un véritable ami vous poignarde en face

Oscar Wilde

L'ART ET LE TEMPS QUI PASSE, HOMMAGE À ADRIAN BRINE

L'Art moderne le reste-t-il ?

Le temps passe, et il peut devenir post-moderne, voire dépassé. Malevitch a peint ce que l'on considère comme un chef-d'œuvre, le premier monochrome, avec son Carré noir, en 1915.

Un chef-d'œuvre reste un chef-d'œuvre, et **Art**, la pièce, en fait plus que probablement partie. Comment des caractères aussi différents que ceux des trois protagonistes, qui s'aiment, s'entendent, se déchirent, font-ils face au piège de l'esthétisme unique ou imposé ? Comment gèrent-ils la mutation de leur fragile équilibre amical ?

Dans la pièce de Yasmina Reza, les valeurs de l'amitié et les valeurs du marché deviendront belliqueuses.

Une pièce qui pourrait se résumer comme suit : Mon ami Serge a acheté un tableau. C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux. Mon ami Serge est un ami depuis longtemps. C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime l'art. Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge a acquis samedi, mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois. Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

Serge est un esthète amoureux d'art moderne, qui trouve Sénèque modernissime.

Marc est le gardien des valeurs traditionnelles, celui à qui on ne la fait pas et qui ne se laisse pas embrouiller par la mode.

Yvan, enfin, a échoué dans sa vie professionnelle et sa vie affective et semble n'avoir que ces deux amis de précieux.

Ce trio va s'entre-déchirer autour de ce tableau blanc en invoquant tous les arguments qui tournent autour de l'Art moderne.

C'est cruel donc on n'arrête pas de rire du début à la fin.

HOMMAGE À ADRIAN BRINE VINGT- CINQ ANS APRÈS SA CRÉATION BELGE

Les trois compères ont souhaité reprendre le fil de l'histoire : de l'art, des personnages et surtout rendre hommage à un de leurs metteurs en scène

référence, l'un des plus raffinés avec qui il leur a été donné de travailler.

Pour la nouvelle mise en scène que je porterai, je repartirai d'une page blanche. Blanche comme le tableau, parce que le conflit part de là, de rien. Sauf que l'ego de l'humain intervient et fausse tout.

La mise en scène se voudra d'un esthétisme résolument actuel malgré l'écriture de 1994. Je souhaite aussi repositionner le regard sur l'art contemporain tout en gardant à l'esprit de comment Adrian Brine aborderait cette œuvre aujourd'hui ? La scénographie se voudra aussi fidèle aux évolutions de l'art contemporain, ou comment rester en phase avec son temps.

La joute verbale du dominant/dominé ou plutôt du « n'est pas dominant qui croit » sera au cœur de mes préoccupations des rapports humains entre ces trois caractères, car l'amitié « non virtuelle » est aujourd'hui une valeur que je veux sublimer et qui n'est pas surannée.

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte

Pierre Soulages

Nous avons tous les trois mûri et l'équilibre des enjeux a changé, le temps a passé et le texte est resté. À la création, nous avions 35 ans...

60 aujourd'hui, le poids des mots de ces trois hommes se déchirant autour d'une œuvre discutable pour l'un, indiscutable pour l'autre, et sans prise de position pour le troisième, aura une valeur, une profondeur et une finalité tellement différente. L'avancée dans la vie leur aura apporté une forme de sagesse, du recul à leurs propos, mais pourrait aussi mettre un terme définitif à leur amitié.

Quand on a 25 ans de plus, les enjeux ne sont plus les mêmes. On a vécu plus longtemps et le temps qui reste devant nous est plus court. Toute la perspective en est donc modifiée.

Pour Serge qu'interprète Pierre Dherte, acquérir ce tableau ne raconte pas la même chose à 60 ans. C'est un réel accomplissement. Il n'est plus novice mais un amateur d'art aguerri, il sait ce qu'il fait.

Pour le personnage de Marc que je joue, il était indécis à 35 ans, et l'est toujours un quart de siècle plus tard. À l'âge qu'il a maintenant, il y a cependant plus d'urgence à agir, son indécision raconte autre chose.

Et pour Yvan que Bernard Cogniaux incarne, il n'en n'est certes plus à son coup d'essai et prend ce qu'il vit comme une attaque de la part de son ami plus frontalement. Lui, c'est réellement l'art contemporain en général qu'il met en cause.

Avec l'âge, c'est l'angle de vue du sujet qui

■■■

s'écarte comme les aiguilles d'une horloge parce qu'avec les expériences de vie, les points de vue deviennent différents. Quand on est jeune, on a tendance à s'accrocher à son idée, à nos âges, on va probablement privilégier la relation.

LA SCÉNOGRAPHIE

La scénographie de Vincent Lemaire s'appuiera sur deux éléments clefs :

Le noir et le blanc.

Esthétiquement, le noir et le blanc, a contrario des productions précédentes, sera l'univers visuel privilégié. Si l'environnement scénique sera limité par le noir, les acteurs se déplaceront dans un environnement immaculé rappelant un musée ou une œuvre selon l'imaginaire du public. Les costumes, eux aussi, appuieront ce dégradé du noir vers le blanc. Le fameux tableau blanc apparaîtra de temps à autre, suspendu, tel un motif de Calder, pour parfaire l'harmonie générale et exacerber les humeurs.

La froideur de la matière et la chaleur humaine.

Si le « cadre » du décor nous incitera à la contemplation, la scénographie nous renverra à nous, humains, faits de paradoxes, d'égos et d'altruisme. Histoire que, le temps d'une pièce, nous puissions nous interroger sur notre regard face à une suggestion intellectuelle ou face à un terrorisme culturel.

■ Alain Leempoel, avril 2022





RENCONTRE CROISÉE SUR L'ÉVOLUTION DES PERSONNAGES DEPUIS LA PREMIÈRE CRÉATION

ALAIN LEEMPOEL / MARC

En 1998, lorsque Adrian Brine a fait la distribution, il nous a demandé quel rôle nous voulions jouer ! Étonnante question pour un metteur en scène ! Marc était le dernier rôle que je voulais interpréter, pourquoi ? Trop proche de moi ? Déjà trop abordé ce genre de personnage ? Pas trop sympathique ? Je ne sais pas...

Puis, Adrian nous a imposé la distribution que vous connaissez, n'ayant donc nullement tenu compte des souhaits des comédiens mais en nous enseignant l'équilibre d'une distribution sur un plateau : « un comédien peut tout jouer mais tout dépend des partenaires qu'il a en face de lui » Bref me voilà en Marc, l'irascible, celui par qui la dispute arrive...

À 38 ans, la force physique, le tonus, la spontanéité ont fait de Marc un gars nerveux, impulsif et un peu prétentieux, se considérant comme le mentor du groupe et n'acceptant pas cette remise en question.

Aujourd'hui, 24 ans plus tard, si Marc reste la cause des emportements, sa légitimité n'est plus mise en doute comme hier.

C'est sur fond de plaisanterie que l'atmosphère disjoncte, car Serge (l'acheteur du tableau) n'a plus l'humour qu'il avait à 35 ans, cet achat exorbitant ne peut être remis en cause même par dérision...

La maturité aidant, le calme extérieur et la réflexion sont beaucoup plus mis en avant.

Je me sens aujourd'hui beaucoup plus proche de Marc qu'en 1998 et mon envie de défendre son point de vue est décuplé.

À la fin.

BERNARD COGNIAUX / YVAN

Avant, je pensais que Yvan avait raison, mais qu'il s'y prenait mal pour se faire entendre, qu'à force de jouer le rôle du pitre, il n'était pas pris au sérieux, qu'à force de prendre sur lui pour éviter les conflits, non seulement il se faisait bouffer par la vie et les autres, mais que, en plus, loin de les éviter, il se les prenait en pleine face, qu'il faudrait bien qu'un jour ou l'autre, il s'en rende compte et qu'il reprenne sa vie en main et qu'alors il déciderait un peu de ce qu'il ferait de sa vie.

Aujourd'hui, je pense qu'il est un peu tard pour qu'Yvan reprenne sa vie en main, qu'il est inévitable qu'il se prenne la violence des autres en pleine face car il n'est pas armé pour affronter la vie, qu'il est normal qu'on ne le prenne pas au sérieux car il n'a jamais pris au sérieux les valeurs qui régissent notre monde, et que faire le pitre à son âge, c'est plus souvent pitoyable que drôle. Mais je continue de penser que, même s'il est agaçant, il a raison : chacun-e devrait pouvoir vivre comme iel l'entend, tant qu'il n'y a pas de

préjudice pour autrui. Ça a l'air tout simple dit comme ça, et pourtant...

PIERRE DHERTE / SERGE

Dans la vie d'un acteur ou d'une actrice, il est plutôt rare d'avoir à interpréter un même personnage à trois reprises espacées d'une dizaine d'années et sur une période de temps s'étalant sur plus de deux décennies !

L'acteur s'attelle généralement à dire les mêmes mots chaque soir de représentation sans que ces représentations en question ne soient jamais identiques. C'est en cela que le théâtre est qualifié à juste titre d'art dit « vivant ». Donc, pas figé.

Mais ici, vient s'ajouter le phénomène de l'âge et du temps qui « passe » à la fois pour l'acteur et son personnage qui le suit et l'accompagne sur vingt ans. Inévitablement, ce couple indissociable (Serge/Pierre) s'interroge mutuellement sur son rapport aux autres, à nous-même et donc forcément au monde qui nous entoure.

Yasmina Reza, dans *Art*, traite du délitement de l'art de vivre avec du sens, dans une civilisation qui ne croit tellement plus à la vérité qu'elle n'est même plus capable d'en discuter avec fraternité. Aujourd'hui, cela prend évidemment un sens autre qu'il y a vingt ans.

Lorsque j'interprétais Serge en 1998, j'avais 34 ans. J'en ai maintenant 58. Et comme l'écrit Luc Dellisse, écrivain, poète et scénariste belge, « ce ne sont pas les acteurs qui incarnent les personnages mais les personnages qui incarnent les acteurs ». Donc Serge doit avoir plus ou moins mon âge...

Acheter un tableau blanc une fortune à 34 ans, n'a pas la même signification qu'à l'approche de la soixantaine. On ne remet pas non plus en question de la même façon une amitié vieille de 10 ans ou de 30 ans.

À l'époque, en 1998, il n'y avait pas encore d'Euro, Internet était à ses balbutiements et les réseaux sociaux n'existaient pas. Aujourd'hui, on « s'exprime » via des posts partagés, avec des propos tenus en peu de mots et agrémentés de like, de smileys et de pouces orientés vers le haut

ou vers le bas. Quand on a grandi avec les réseaux sociaux, on a grandi avec l'intimidation, avec la peur des meutes anonymes et parfois dans une grande violence. Ce qui se passe sous les réseaux sociaux conduit bien souvent à ne plus supporter la vexation ou la divergence d'idées. Mon personnage creuse la dialectique par une certaine forme de « déconstruction » appelant parfois le conflit, certes, mais à l'inverse du manichéisme binaire véhiculé par les réseaux sociaux.

Serge (et Pierre) ont probablement acquis l'urgence d'affirmer qu'on peut être connecté sur certaines choses et être en désaccord avec d'autres sans que ce soit un drame.

Ce qui est plus clair pour le Serge de 2022, c'est que la raison est plus que jamais un combat. La pensée complexe est un combat. Le goût de la liberté de penser et la liberté tout court est finalement LE combat principal à mener. Quand on s'oblige à penser par réflexe, par meute pour appartenir à un groupe, on oublie une part de soi-même. La beauté de nos vies, c'est qu'elles sont très complexes. Donc, finalement, ces vingt années ont sans aucun doute ancré le fait qu'il s'agit d'être un peu plus patient avec soi-même et avec les autres. Et comme le rappelle Sénèque, on souhaite avant tout une « vie heureuse » car on sait qu'inévitablement le temps passe et qu'on en a moins à perdre !

Extrait de *De La Vie Heureuse* de Sénèque, un livre que recommande Serge à son ami Marc : « Il faut donc décider où nous allons, et par où. Et ici, le chemin le plus battu, le plus fréquenté, est celui qui trompe le plus. Il faut donc nous attacher, avant tout, à ne pas suivre, comme des moutons, le troupeau qui nous précède, en passant, non par où il faut aller, mais par où vont les autres. Rien ne nous entraîne dans de plus grands maux que de nous régler sur l'opinion en croyant que le mieux est ce que la foule applaudit. Vivre, non suivant la raison mais par imitation. Nous serons guéris si une bonne fois nous nous écartons de la foule car la masse, qui chérit ses propres maux, s'insurge contre la raison ».



DE L'ART ET DE L'ARTISTE



DÉCODAGE AVEC
ANNE HUSTACHE
HISTORIENNE DE L'ART,
CRITIQUE AICA

Pourquoi une toile blanche suscite-t-elle l'incompréhension et le mépris ? Pourquoi, d'autre part se vend-elle à un prix exorbitant ? Et pourquoi en somme, cette œuvre sert-elle de point de départ pour une pièce qui s'interroge sur les motifs de l'amitié ?

Lorsque Yasmina Reza écrit sa pièce en 1994, l'œuvre qui suscite la dispute entre trois amis n'est même pas une création franchement nouvelle, propre à choquer. Il s'agit d'un monochrome, soit d'une peinture abstraite jouant avec une seule tonalité.

L'abstraction, soit une option artistique dans laquelle une œuvre n'a pas de sujet, ne raconte pas d'histoire et ne décrit aucun objet identifiable, est née au début du XXe siècle. Par facilité, les historiens d'art en donnent la paternité à Wassily Kandinsky vers 1911, mais la tendance à se libérer du sujet est bien plus large et profonde à l'époque. Elle est la conséquence logique de toutes les audaces entreprises depuis le post impressionnisme et le symbolisme : le fauvisme, l'expressionnisme et le cubisme, entre autres.

Deux tendances vont naître au sein de l'abstraction : la lyrique -celle de Kandinsky- qui invite une gestuelle spontanée basée sur la force des couleurs, et la construite dont Mondrian est le grand représentant et qui base son langage sur les formes géométriques. De cette deuxième option émerge le fameux « Carré noir sur fond blanc » peint par Kasimir Malevitch en 1915, auquel l'artiste russe fait succéder de manière plus radicale encore, le fameux « Carré blanc sur fond blanc » en 1918. D'aucuns pensent alors que la peinture est arrivée à son expression ultime, qu'elle ne peut que mourir après de telles extrémités. Quelle erreur ! La peinture abstraite n'en était qu'à ses débuts, comme en témoignent après la seconde guerre tant les expressionnistes américains comme Jackson Pollock ou Rothko que le français Soulages.

En Belgique, Marthe Wéry a prouvé dans des toiles monochromes d'une incroyable sensibilité combien un bleu peut être décliné à l'infini. Multiple, l'art du monochrome a prouvé et prouve encore sa pertinence aujourd'hui. L'œuvre du pseudo Antrios s'inscrit dans cette ligne.

MÉPRIS

Pourquoi Marc, l'un des trois personnages de la pièce méprise-t-il tant cette œuvre et pourquoi Yvan est-il dubitatif ? Répondre que Marc est viscéralement opposé à la modernité (soit à l'art de son époque) et qu'Yvan est un béotien complaisant, se révèle trop simple. Ce n'est qu'une partie de la réponse. Bien sûr, la peinture, comme la musique ou la littérature, constitue un domaine très vaste envers lequel la curiosité de chacun, la pratique qu'on en fait affine sa connaissance et son appréciation. L'art est trop souvent considéré comme une manifestation de beauté, qui doit séduire d'emblée, sans une once d'explication. Rien n'est moins vrai. Avant la fin du XIXe siècle, la peinture n'a jamais été seulement qu'un objet de délectation esthétique. Elle a toujours poursuivi d'autres buts, incluant souvent la recherche de beauté mais jamais exclusivement.

Depuis la préhistoire, l'art a avant tout permis à l'homme de s'expliquer le monde, de l'appivoiser, de servir les dieux, et de glorifier les hommes. Que ce soit en Égypte pharaonique, ou dans le Moyen-Âge chrétien, l'art raconte des histoires dans un but d'édification, il dresse le portrait des êtres illustres ou surnaturels, convoque des mondes merveilleux ou infernaux qui appartiennent à l'au-delà.

Bien sûr en occident, les Grecs ont lancé des règles d'harmonie qui seront reprises et

■■■

développées à la Renaissance et qui ont réglé l'enseignement des Beaux-Arts jusqu'au XXe siècle. Mais ces règles servent toujours un autre propos. C'est tellement vrai que de manière générale, aujourd'hui encore, une peinture « qui raconte », une peinture dont « on comprend le sujet » reste plus saisissable qu'une œuvre évitant de s'épancher. Il suffit de comprendre ce que Marc et Yvan accrochent à leurs murs. Et dans cet ordre d'idées, la fin que donne Yasmina Reza à sa pièce prend significativement tout son sens.

DU SAVOIR-FAIRE

À l'exemple de la Grèce antique en outre, la notion de « génie », de « talent » a conféré aux peintres, petit à petit à partir du XVe siècle, le statut d'Artistes et non plus d'artisans. L'excellence de la touche, la patte du maître sont devenues des incontournables. La virtuosité minutieuse de Jan Van Eyck, le panache velouté de Rubens sont universellement loués.

De Rembrandt à Van Gogh, certains se sont vus rejetés à cause de leur manière jugée diversement rugueuse, brouillonne, malhabile, bref en dehors des critères académiques. Encore aujourd'hui, la peinture abstraite encourt souvent cet opprobre. Le mépris de Marc pour quelques traits blancs dans un espace blanc tient aussi au fait que cela pourrait être peint par n'importe qui. La perte de la foi en le savoir-faire, assumée par les artistes depuis le XXe siècle n'a pas forcément été acceptée par tous.

Marc d'ailleurs, s'en prendra aussi à l'art conceptuel, et sans doute pour la même raison. Au cours des années 10/20 de ce XXe siècle fécond, Marcel Duchamp rejette justement cette qualité de « savoir-faire » en produisant les « Ready made », soit des sculptures à partir d'objets manufacturés, présentés comme tels. Une idée sous-tend le propos : le plus important, c'est l'idée, le « concept » de l'artiste. Il ouvrirait ainsi une vanne féconde à de nombreuses expressions artistiques et non des moindres. Parfois voire souvent, ces manifestations conceptuelles s'accompagnent d'explications,

de justifications qui les entourent d'une aura intellectuelle.

L'absence de séduction esthétique qui peut caractériser ces deux grandes mouvances de l'art dit moderne et cette empreinte parfois verbeuse ont eu pour effet de les rendre moins accessibles à tous les publics, comme si elles étaient réservées à un milieu adoubé. Chaque nouvelle proposition artistique jouant dans ce créneau est alors considérée comme « d'avant-garde ».

Ce milieu un peu snob est celui auquel tient à appartenir Serge.

Le « modernissime » conspué par Marc et vénéré par Serge renvoie à cette pseudo obligation de n'adhérer qu'à ces tendances-là comme si, seules elles dirigeaient le destin de l'art.

Car dans le même temps, que l'on puisse être tout simplement sensible aux variations d'une couleur, que l'on puisse être séduit par une œuvre sans que l'on se l'explique, sans que l'on se justifie, que l'on argumente, devient suspect... d'où peut-être le désarroi d'Yvan.

Lorsque souvent Serge et Marc emploient le mot de « déconstruction », ils évoquent peut-être plus ces évolutions artistiques que le terme utilisé par le philosophe Jacques Derrida, qui conduisit à l'un des courants majeurs de l'architecture contemporaine, le Déconstructivisme, né dans les années 1980 mais dont le monument le plus emblématique reste le Musée Guggenheim de Bilbao par Frank Gehry en 1997.

UNE QUESTION DE PRIX

Pourquoi diable, Serge semble-t-il heureux d'avoir payé très cher un tableau ? Friand d'expositions, Serge est un amateur d'art. Mais aurait-il acheté un tableau pour lequel il aurait eu un simple coup de cœur sans qu'il ne soit présenté par une galerie renommée ? Rien n'est moins sûr. Le marché de l'art a toujours été structuré au cours de son histoire, que ce soit en guildes au Moyen-Âge, dans les cours princières à la Renaissance, ou par l'État et les académies depuis le XVIIIe siècle. Mais depuis la seconde moitié du XIXe siècle, le marchand d'art et puis le galeriste,

ont pris une part de plus en plus prépondérante dans le domaine. Depuis quelques décennies, les galeries font la pluie et le beau temps dans le domaine des cotations. En liaison directe avec les institutions défendant l'art actuel, les galeristes imposent leurs poulains, font et défont les prix et les carrières. Non seulement l'art actuel mais l'entière du marché artistique est entraîné dans ce manège que les salles de vente font allègrement tourner.

Aujourd'hui, l'art est un produit coté, comme en bourse et nombre de collectionneurs sont avant tout des investisseurs qui préfèrent octroyer leur confiance à un galeriste plutôt qu'à un banquier.

EN CONCLUSION

Heureusement, il reste encore des galeristes passionnés par l'art et de sincères amateurs en dehors de ces circuits, et même à l'intérieur de ces circuits !

Le propos de la pièce n'est pas la critique de l'art, mais la valeur de l'amitié. Cependant, force est de constater que l'art actuel permet à l'auteur de nourrir magnifiquement son propos et l'analyse des travers qu'elle en livre reste aujourd'hui encore d'une implacable actualité. ■

EN SAVOIR +

ART MONOCHROME : POURQUOI LES ARTISTES L'AIMENT TANT ?

→ <https://blog.artsper.com/fr/inspirez-vous/art-monochrome-pourquoi-les-artistes-laiment-tant/>

25 ŒUVRES CONTEMPORAINES À CONNAÎTRE

→ <https://blog.artsper.com/fr/inspirez-vous/25-oeuvres-contemporaines-a-connaître/>

À DÉCOUVRIR

PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DES MUSÉES ET EXPOSITIONS EN BELGIQUE DURANT UN AN

→ www.museumpassmusees.be

QUELQUES ARTISTES ET ŒUVRES À (RE)VOIR

LOUISE BOURGEOIS MAMAN (1990)

D'une hauteur de 30 m, évoquant la forme de l'araignée, *Maman* est l'une des œuvres emblématiques de Louise Bourgeois. L'œuvre existe dans diverses versions, avec des matériaux divers et variés. La sculpture fut construite pour une exposition se tenant à la Tate Modern et rend hommage à la mère de l'artiste, morte soudainement lorsque celle-ci n'avait que 21 ans.

JEFF KOONS BALLOON DOGS (1994)

L'ancien négociant de Wall Street, Jeff Koons, est un personnage très controversé dans le monde de l'art. Il a déclaré qu'il n'y a pas de signification ou de message plus profond derrière ses œuvres. De surcroît, il emploie un atelier afin de donner vie à ses visions. Il ne crée donc pas lui-même ses œuvres. Ainsi pour ces raisons, beaucoup sont ceux qui se demandent si ses sculptures peuvent légitimement être qualifiées d'art. Ses *Ballon dogs* métalliques font partie de ses œuvres les plus reconnaissables.

YAYOI KUSAMA, INFINITY MIRROR ROOM, (1965)

Yayoi Kusama a été décrite comme étant l'une des artistes les plus excentriques de son temps. Son travail psychédélique et hallucinatoire use de motifs et des répétitions pour jouer avec le concept de l'infini. *Infinity Mirror Room* est une installation immersive conçue pour englober le spectateur/participant dans un sentiment écrasant d'infini et de possibilité. Yayoi Kusama décrit sa vie comme « un petit pois perdu parmi des milliers de petits pois ».

À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

RETROUVEZ LES COUPS DE COEURS DES ARTISTES

LE CHOIX D'ALAIN

Le rêve d'un fou

de Nadine Monfils, ÉDITIONS FLEUVE

*J'ai eu le bonheur de mettre en scène cet été un spectacle en plein air **Le Facteur Cheval ou le rêve d'un fou** de Nadine Monfils tiré de son remarquable roman.*

Lisez cette fabuleuse histoire qui vous fera découvrir l'incroyable vie du facteur Cheval, personnalité hors du commun et vous fera ensuite courir en Drôme pour visiter la plus belle trace d'amour qu'on puisse laisser sur terre : Le Palais Idéal.

Ceci est une fiction née de la vie du Facteur Cheval, ce "fou génial" qui a construit le Palais Idéal à Hauterives dans la Drôme. C'est aussi un hommage à la liberté, la poésie, l'art et la foi en ce qui nous dépasse. Ferdinand Cheval vient de perdre sa fille Alice à l'âge de 15 ans. Lors de ses tournées, il se lie d'amitié avec un peintre qui n'a plus vu la sienne depuis très longtemps. Ces deux hommes vont se rejoindre dans la douleur et la passion qui aide à traverser les orages. A la mort du peintre, sa fille lui écrit enfin. Trop tard ! Mais Cheval va lui répondre comme s'il était son père. Une étrange relation s'instaurera entre eux... Parce que le rêve est encore la seule chose qui peut sauver les humains.

LE CHOIX DE BERNARD

Les Téméraires

de Bart Van Loo, traduit du néerlandais par Daniel Cunin et Isabelle Rosselin, ÉDITIONS FLAMMARION

*La lecture d'un livre d'histoire bien écrit m'amène souvent à mieux appréhender notre époque : à leur lecture, je peux constater que les moyens techniques évoluent, les systèmes politiques changent, les valeurs mises en avant sont différentes d'une époque à l'autre, mais, si les solutions proposées sont différentes des nôtres, les problèmes (pouvoir, puissance, richesses, oppressions et révoltes...) restent les mêmes et les personnages qui s'agitent dans la « comédie humaine » se ressemblent et sont faits des mêmes étoffes à travers le temps. Apprendre des choses sur le passé nous aide à mettre à distance et à mieux comprendre les rouages qui font tourner le monde aujourd'hui. J'ai trouvé matière à réflexion dans **Les Téméraires** et j'ai (re)découvert pourquoi nous avons fini par devenir espagnols, et que les questions linguistiques sont éternelles et sans doute universelles.*

L'histoire des ducs de Bourgogne est une véritable aventure militaire, politique et artistique, qui relève autant du conte de fées que d'un Game of Thrones. La raconter est un joli défi dont Bart Van Loo s'est emparé et qui nous entraîne sur les routes médiévales, de la Scandinavie des Burgondes à Dijon, en passant par Bruxelles, Gand, Bruges et Lille.



D'une plume enjouée et érudite, Bart Van Loo fait revivre avec passion ces grands ducs téméraires et ambitieux, dont la puissance et la splendeur firent l'admiration et l'envie de toute l'Europe et surtout de Paris. À leur apogée, les ducs voyageaient de Mâcon à Amsterdam sans passer une seule frontière. Ils unifièrent d'immenses territoires, dont la partie septentrionale devint le berceau de la Belgique et des Pays-Bas. De cette époque glorieuse, il reste désormais les témoignages d'artistes de génie tels Claus Sluter, Rogier van der Weyden ou encore Jan Van Eyck, dont les œuvres ont laissé à jamais l'empreinte de cette prestigieuse famille sur le patrimoine français.

Rétrospective

de Bernard Cogniaux, LES OISEAUX DE NUIT

*Outre cette lecture conséquente (plus de 700 pages tout de même) mais ponctuelle, je vous recommande de piocher sans modération dans les titres de la collection **Les Oiseaux de Nuit**, une jeune maison d'édition qui centre son travail sur les auteures de théâtre belge. Beaucoup de belles choses, beaucoup de découvertes à faire. Et, à propos, j'y pense justement, dans cette collection vous trouverez **Rétrospective** une pièce de... de... ah, mais de Bernard Cogniaux, tiens, tiens. Dingue.*

LE CHOIX DE PIERRE

Malévitch

de Jean-Claude Marcadé, ÉDITIONS HAZAN

J'ai découvert le peintre Malevitch (1879-1935) en travaillant sur un spectacle inspiré des textes de Daniil Harms (1905-1942), poète du début de l'ère soviétique considéré notamment comme un précurseur de l'absurde.

Le monde de Harms est imprévisible et désordonné, ses personnages répétant sans fin les mêmes actions ou se comportant de façon irrationnelle. Son œuvre se réclame du peintre Kasimir Malévitch. Tous deux sont morts à Léninegrad.

Le travail de Harms est précurseur du mouvement littéraire et philosophique du modernisme russe dont il a été l'un des fondateurs.

En 1918, Malevitch peint « Carré blanc sur fond blanc », qui est considéré comme le premier monochrome de la peinture contemporaine.

J'ai toujours été impressionné par l'audace incroyable de Malevitch qui a un jour décidé de rompre avec tous les codes de la peinture, et de représenter un carré blanc sur un fond blanc alors que les autorités obligeaient à mettre tous les arts au service de la dictature du prolétariat. Malevitch comme Harms, son contemporain, ont été stigmatisés par le pouvoir soviétique, voire même emprisonnés et torturés.

Accusés d'activités antisoviétiques, le premier dérange par son « subjectivisme » et le second par ses « rêveries incohérentes » est interné dans une prison où il meurt de froid et de folie le 2 février 1942, en plein siège de Léninegrad.

Harms et Malevitch ont certainement une pertinence actuelle. Leurs dénonciations d'une société où la valeur de l'homme n'existe plus, où l'on peut jeter aux ordures les gens qui ne lui servent plus à rien... Leurs échos politiques, leurs défenses de l'individualité sont d'une grande actualité.

LIBRAIRIE LE PUBLIC filigranes

FAITES DURER LE PLAISIR, ENTREZ DANS LA LIBRAIRIE

Ouverte avant et après les spectacles, une librairie s'est installée dans votre théâtre. Elle vous propose des coins de lectures amusants, de petits espaces dédiés à la littérature : le boudoir aux romans, le commissariat des polars, la table en formica de la cuisine, les lumières vintage, les romans graphiques, les sièges de Boucle d'or dans l'espace jeunesse, les fauteuils rouges du théâtre, évidemment....

Et comme toutes les librairies, Le Public by Filigranes vous propose un service de commandes. Anticipez votre venue, et vos ouvrages vous attendront quand vous viendrez au spectacle.

Sachez qu'en achetant chez nous, vous vous faites plaisir et vous aidez les artistes précarisés par la crise. Le bénéfice des ventes leur est intégralement reversé.

www.theatrepublic.be/librairie

À VOIR EN CE MOMENT



LE MOCHE

DE MARIUS VON MAYENBURG

08.11 > 31.12.23 Création-Salle des Voûtes

Lette, fait une découverte inattendue : sa laideur. Son patron lui refuse la présentation de sa nouvelle invention devant un parterre d'acheteurs au prétexte qu'« on ne peut rien vendre avec cette tête-là ». Son assistant, lui qui a un visage présentable, sera envoyé au congrès. Complètement déstabilisé, Lette décide de confier son visage à un chirurgien esthétique et en ressort miraculeusement transformé. Il est devenu tellement « beau » que son supérieur l'envoie partout pour présenter son invention. De son côté, le chirurgien qui l'a opéré décide de dupliquer et de vendre ce nouveau visage. Tout le monde veut tant lui ressembler que Lette en sera dépossédé.

Une pièce drôle, cynique et tonique. À l'heure où chacun livre son image sur les réseaux sociaux, l'aventure de Lette nous renvoie à notre obsession du paraître.

Mise en scène **Valérie Lemaître et Michelangelo Marchese** Avec **Arnaud Botman, Valérie Lemaître, Michelangelo Marchese et Othmane Moumen**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. LA PIÈCE LE MOCHE DE MARIUS VON MAYENBURG (TRADUCTION HÉLÈNE MAULER ET RENÉ ZAHND) EST PUBLIÉE ET REPRÉSENTÉE PAR L'ARCHE - ÉDITEUR & AGENCE THÉÂTRALE. WWW.ARCHÉ-ÉDITEUR.COM © L'ARCHE, 2008. Photo © Gaël Maleux



RING

DE LÉONORE CONFINO

09.11 > 31.12.23 Création-Petite Salle

RING, c'est un terrain de jeu pour le couple. On va suivre ces deux-là dans leur histoire amoureuse enflammée. Au début, c'est un effleurement, c'est Adam et Eve. Et puis, une petite phrase et tout s'embrace pour le meilleur et le pire. « Je t'aime, tu es parfait... je n'ai rien à raconter à mes amies... Il y a forcément un problème ! »

Amants, étrangers, Adam et Eve, divorcés, veufs, parents, tous se débattent avec leurs instincts, leurs idéaux, leurs réflexes d'enfants. Vous allez vous y retrouver aussi.

Les clichés sautent, les étiquettes se décollent, pour questionner en profondeur le sens ou non-sens de la relation à deux.

Avec ces deux interprètes, ce sera forcément troublant, énorme. Un corps à corps de deux acteurs qui se donnent sans compter. Ce sera forcément charnel, sexy, drôle, vivant. Pas question de tempérer ses efforts. Entre étreintes et uppercuts, cette pièce pulvérise avec une énergie euphorisante, toutes nos certitudes sur le couple.

Mise en scène **Eric De Staercke**
Avec **Ariane Rousseau et Fabio Zenoni**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. LA PIÈCE « RING » DE LÉONORE CONFINO EST REPRÉSENTÉE PAR L'AGENCE DRAMA - PARIS (FRANCE) - WWW.DRAMAPARIS.COM Photo © Gaël Maleux

PROCHAINEMENT



L'AVARE

DE MOLIÈRE

12.12.23 > 27.01.24 Création-Grande Salle

« Il est l'or Monsignor... », vous vous souvenez ?

L'argent est un tyran. Amasser éperdument une fortune qui n'est jamais assez colossale. Tout placer, à l'abri des regards, au secret. Ne rien partager... Pour Harpagon posséder est la valeur suprême. C'est Dieu. Cette passion dévorante, aveuglante, l'amène à tyranniser tout son entourage. Malgré son immense fortune, il oblige sa maisonnée à vivre dans le dénuement, il maltraite ses enfants, frappe ses valets, affame ses chevaux, soupçonne tout le monde. Cette adoration mystique corrompt tout. Pour survivre, ses proches sont réduits à la ruse, au cynisme et aux combines. Et lorsqu'on lui dérobe sa cassette, il est anéanti.

Avec Michel Kacenenbogen dans le rôle du grippe-sou, entouré d'une distribution « en or » qui « se dépense sans compter »...

Mise en scène **Michel Kacenenbogen**
Avec **Baptiste Blampain, Jérémy Bouly, Jonas Claessens, Didier Colfs, Salomé Crickx, Itsik Elbaz, Michel Kacenenbogen, Frédéric Nyssen, Nicole Oliver, Wendy Piette et Réal Siellez**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. Photo © Gaël Maleux



LA TÊTE DANS LE FRIGO

DE JULIE DACQUIN

12.01 > 24.02.24 Création-Salle des Voûtes

Dans sa maison de retraite, Granny a été retrouvée morte, la tête dans le frigo. Bim ! Mourir la tête dans le frigo franchement, a-t-on idée ! Sa fille, ses deux petites-filles et leur cousine se retrouvent pour organiser les funérailles. Un noyau féminin explosif qui va faire fondre la glace des non-dits, de la langue de bois et du politiquement correct.

Un spectacle qui raconte avec une dérision bienvenue la période des funérailles. Car quand tout s'arrête, en fait, rien ne s'arrête : du cercueil aux dernières volontés, des pompes funèbres à l'héritage, du cimetière à la vie d'avant, et puis les souvenirs...

Écrite au cordeau pour quatre comédiennes épatantes, la pièce nous parle du chagrin, de la douleur, d'amour. Et l'on rit. Parce que ce n'est jamais facile un enterrement.

Mise en scène **Eric De Staercke**
Avec **Julie Dacquin, Alexia Depicker, Jo Deseure et Laure Godisiabo**

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC ET DE LA COMPAGNIE LES YEUX OUVERTS. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE, DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, SERVICE GÉNÉRAL DE LA CRÉATION ARTISTIQUE - DIRECTION DU THÉÂTRE, DE LA SACD, DE PASSA PORTA ET DU CENTRE DES ÉCRITURES DRAMATIQUES WALLONIE-BRUXELLES. Photo © Gaël Maleux

BOIRE & MANGER AU THÉÂTRE

Le resto
DU PUBLIC



LE BAR

est ouvert avant et après
les spectacles.



LE RESTAURANT

est ouvert avant les spectacles
les mardis, jeudis, vendredis et
samedis (dernière commande à
19h30) et après les spectacles
les mercredis, vendredis et
les samedis.

Attention : Nous sommes limités
à 40 couverts par service.



LE CHEF VOUS PROPOSE :

Les tapas

Le choix de 3 tapas à 15€
Le choix de 5 tapas à 18€

Le menu

en tout (31€) ou en partie

Découvrez la carte et les menus
du mois sur notre site internet
www.theatrepublic.be/restaurants

RÉSERVATION CONSEILLÉE
AU 02 724 24 44

L'Instant Champagne,
with *Vitalie Taittinger*.

Reims,
Place Royale.

Imported by: VA.S.CO nv/sa - Industrielaan 16-20, 1740 Ternat - www.vascogroup.com

Infos & Réservations
02 724 24 44 - theatrepublic.be

  @theatrepublic